

MORISON, Samuel Eliot, *The European Discovery of America — The Northern Voyages A. D. 500-1600*. New York, Oxford University Press, 1971. 712 p., 0,225-0,150 m., illustrations, index. \$15.00.

Lucien Campeau

Volume 26, numéro 1, juin 1972

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/303159ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/303159ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Campeau, L. (1972). Compte rendu de [MORISON, Samuel Eliot, *The European Discovery of America — The Northern Voyages A. D. 500-1600*. New York, Oxford University Press, 1971. 712 p., 0,225-0,150 m., illustrations, index. \$15.00.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 26(1), 113–114.  
<https://doi.org/10.7202/303159ar>

MORISON, Samuel Eliot, *The European Discovery of America — The Northern Voyages A. D. 500-1600*. New York, Oxford University Press, 1971. 712 p., 0,225-0,150 m., illustrations, index. \$15.00.

L'Auteur est amiral de la marine américaine et sa longue expérience maritime a contribué largement à l'intelligence du sujet comme à la richesse de son style. Il a navigué en plusieurs parties du littoral dont il fait l'histoire et il en a fait le survol en avion avant d'écrire son œuvre. Il est excellent historien et les seules notes bibliographiques et critiques qui suivent chaque chapitre suffiraient à démontrer l'étendue et le sérieux de sa recherche. Il est enfin un écrivain de grande classe, alliant l'érudition, l'aisance et la qualité de l'expression, l'humour et le piquant, à la clarté, à la cohérence et au mouvement de la composition. On ne peut se défendre de l'impression d'avoir en main une grande œuvre, qui marquera une étape dans l'histoire des découvertes nord-américaines. L'A. montre peu d'estime et même quelque morgue américaine à l'endroit des historiens canadiens-français. MM. Lanctôt et Trudel trouvent cependant grâce.

L'A. fait une excellente synthèse des progrès de la recherche jusqu'à ce jour. Un jugement critique généralement sûr le guide dans le choix des matériaux et il sacrifie sans pitié les explorations fantastiques, les spéculations saugrenues et les hypothèses échevelées. Il ne craint pas d'exprimer des vues personnelles, même originales. Malgré tout, son histoire reste dans la tradition de l'historiographie anglophone et il l'a moins renouvelée que peut-être il le pense. Son chapitre sur les explorations scandinaves nous a grandement impressionné. Son récit des explorations et des tentatives de colonisation de l'Angleterre après 1580 est passionnant et éclairant. Sur ces sujets, nous étions d'ailleurs porté à lui faire confiance.

Sur d'autres, le traitement nous paraît littéraire et romantique, plutôt qu'historique. On n'attendra pas que je sois d'accord avec lui à propos de

Jean Cabot; mais mon opinion n'a guère de poids: "This is obviously a reflection of recent Quebec nationalism" (194). Il a, lui, la sienne propre, qui ne paraît entachée d'aucun nationalisme. Il ajoute un nouvel atterrage aux trois ou quatre qui partagent déjà les historiens. Il le voit indiqué, dit-il, dans la lettre de John Day, où je ne le trouve pas et qui, sans date, sans destinataire identifié et sans nom de découvreur, est rapportée avec assurance à Jean Cabot. La lettre de John Day n'a pourtant pas effacé les autres documents contemporains, datés et nommant l'explorateur. La méthode critique de l'A., sur ce point, est étrange. Il emprunte à la carte de Sébastien Cabot le jour de la découverte de Jean, 24 juin, même l'heure, 5 h. a.m., mais il rejette l'année, 1494, et le lieu de l'atterrage, le cap Breton, qui s'y trouvent non moins précis et non moins explicites. D'ailleurs, à ses yeux, comme aux yeux d'un nombre toujours plus grand d'historiens, Sébastien est amusant, mais incroyable. Or la tradition d'une découverte de l'Amérique du Nord par Jean Cabot n'a commencé en Angleterre qu'avec Hakluyt (1582) et elle a reposé uniquement sur des témoignages de Sébastien jusqu'au dix-neuvième siècle. L'A. attribue un voyage inutile et non prouvé à Gaspar Cortéreal. Comment croire, aussi, que Fagundes soit allé jusqu'au Penobscot, qu'il ait reconnu l'insularité de l'île du Cap-Breton? Ou encore que Gomez ait vu l'île du Prince-Edouard, et comme une île? A notre avis, l'A. égare Master Hore au sud de Terre-Neuve, parce qu'il a mal identifié l'île aux Pingouins de cette époque (île Funk). D'une manière générale, une étude insuffisante de l'évolution cartographique ne lui a pas permis de saisir le véritable développement des connaissances européennes relatives à la partie nord de ce littoral. Il y fallait une analyse plus documentaire, moins historiographique.

Cela dit, le livre de M. Morison reste l'œuvre d'un maître. On trouvera grand profit à l'utiliser comme instrument de travail, et aussi grand plaisir à respirer avec l'A. l'atmosphère du siècle des découvertes reconstituée à merveille. N'y contribueront pas peu la présentation typographique, fort bien faite, et l'abondance des illustrations, au nombre de 236, choisies avec soin, variées, originales et bien rendues.

LUCIEN CAMPEAU

*Département d'histoire  
Université de Montréal*